

*Septième séance de lectures poétiques*

*(22 avril 2023)*

*Sur le thème de l'eau*

*La Jeune Tarentine (1789) André CHÉNIER (1762-1794)*

Pleurez, doux alcyons, ô vous, oiseaux sacrés,  
Oiseaux chers à Thétis, doux alcyons, pleurez.  
Elle a vécu, Myrto, la jeune Tarentine.  
Un vaisseau la portait aux bords de Camarine.  
5 Là l'hymen, les chansons, les flûtes, lentement  
Devaient la reconduire au seuil de son amant.  
Une clef vigilante a pour cette journée  
Dans le cèdre enfermé sa robe d'hyménée  
Et l'or dont au festin ses bras seraient parés  
10 Et pour ses blonds cheveux les parfums préparés.  
Mais, seule sur la proue, invoquant les étoiles,  
Le vent impétueux qui soufflait dans les voiles  
L'enveloppe. Étonnée, et loin des matelots,  
Elle crie, elle tombe, elle est au sein des flots.  
15 Elle est au sein des flots, la jeune Tarentine.  
Son beau corps a roulé sous la vague marine.  
Thétis, les yeux en pleurs, dans le creux d'un rocher  
Aux monstres dévorants eut soin de le cacher.  
Par ses ordres bientôt les belles Néréides  
20 L'élèvent au-dessus des demeures humides,  
Le portent au rivage, et dans ce monument  
L'ont, au cap du Zéphyr, déposé mollement.  
Puis de loin à grands cris appelant leurs compagnes,  
Et les Nymphes des bois, des sources, des montagnes,  
25 Toutes, frappant leur sein et traînant un long deuil,  
Répétèrent : « Hélas ! » autour de son cercueil.  
Hélas ! chez ton amant tu n'es point ramenée.  
Tu n'as point revêtu ta robe d'hyménée.  
L'or autour de tes bras n'a point serré de nœuds.  
30 Les doux parfums n'ont point coulé sur tes cheveux.

André CHÉNIER est presque oublié de nos jours et c'est dommage car il a un talent sûr de poète et a su pressentir l'écllosion du mouvement romantique. Ami des encyclopédistes et fervent soutien des Lumières, il accueillit favorablement les débuts de la Révolution Française, mais réprouva aussi vivement la tournure terroriste qu'elle prit sous l'impulsion de Robespierre et des Jacobins. Il le paya de sa vie puisqu'il fut guillotiné en Place de Grève le 26 Juillet 1794, trois jours seulement avant que Robespierre fût à son tour exécuté. Parmi les attendus de son réquisitoire, le procureur Fouquier-Tinville avait dit « La République n'a pas besoin de poètes ».

Inapte à la carrière militaire, il s'était tourné vers la poésie. Nourri de culture classique, il fut inspiré par les poètes antiques, latins surtout, et, parmi eux, VIRGILE, et il publia lui-même ses propres Bucoliques, en imitation de celles du poète latin Mais il sentit déjà souffler les vents d'un lyrisme nouveau et d'une musique nouvelle, dont ce poème nous donne un bel exemple. En montant sur l'échafaud, il se frappa le front et dit : « Il y avait quelque chose là ».

Ce poème n'a pas de forme répertoriée ; il se compose de trente alexandrins à rimes plates dont, dans la plupart des éditions, se détachent deux groupes de vers : un premier distique au tout début et un quatrain à la fin. Il n'est peut-être d'ailleurs qu'un fragment d'un plus long poème conçu par CHÉNIER et non achevé.

On peut qualifier ce poème d'élégie, car il narre la mort d'une jeune fille à la veille de ses noces. Cette déploration de la mort de fiancés était déjà un thème récurrent chez les poètes grecs et le roman de BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, « Paul et Virginie », paru en 1788, raconte aussi la noyade de la jeune Virginie, de retour vers le jour de ses noces, noyade qui entraîna la mort de son fiancé.

Notre poème commence par les deux vers d'une déploration qui supplie le monde des dieux, les alcyons, oiseaux sacrés de la belle nymphe des mers, Thétis, de pleurer la mort de la jeune et belle Myrto. Cette objurgation, composée sur un chiasme où le vocable « alcyon » doit être prononcé en trois syllabes avec une diérèse, accentuant ainsi la force irrésistible de l'appel qui, par l'emploi du passé composé « a vécu », met le monde devant le fait accompli. C'est à VIRGILE que CHÉNIER emprunte l'image de ces oiseaux. L'absence du mot mort adoucit le chagrin des hommes et des dieux, bien qu'étant l'annonce d'une tragédie. Cette douceur dans l'expression sera une des caractéristiques majeures du poème. (Notez la sibilance de « doux alcyons » ainsi que sa richesse en assonances et allitérations).

Le poète nous narre maintenant les circonstances de ce malheur, en précisant les éléments géographiques de la traversée de Myrto depuis

le port de Tarente, ville des Pouilles en Italie, jusqu'à celui de Camarine, ancienne colonie grecque à l'ouest de Raguse en Sicile, dans une mer souvent tempétueuse. Par contre aucune indication temporelle ne nous est fournie et nous sommes aux limites de l'histoire et de la mythologie. L'emploi de l'imparfait repousse ce voyage vers l'hyménée dans un passé révolu, voyage qui nous est décrit sur un rythme lent, dans le balancement des hémistiches. (« au seuil de son amant », « sa robe d'hyménée ») Toutes les promesses du bonheur à venir sont présentes sur le bateau : robe, bijoux, parfums, mais le conditionnel de « seraient » vient mettre une note de tristesse, ainsi que le verbe « devaient », laissant entendre que cette promesse ne fut pas tenue. Notons l'audacieuse hypallage de la « clé vigilante » et notons également la douceur de la périphrase « aux bords de Camarine » suggérant l'accueil chaleureux que Myrto devait y recevoir. Elle n'est pas elle-même décrite, seulement évoquée par sa jeunesse, ses bras blancs, ses cheveux blonds. Ce n'est que dans la mort que sera mentionné son « beau corps », comme si la camarde n'avait pas pu ternir sa beauté éternelle.

Le « Mais » du vers 11 vient rompre cette vision idyllique d'un mariage tant espéré. Il est remarquable de noter la rapidité (contrastant avec la lenteur précédente) avec laquelle le drame se noue. À peine est mentionnée sa solitude à la proue du navire, par une nuit étoilée dont elle semble déjà faire part, image statuaire de Myrto, rappelant celle de Virginie, que le verbe « enveloppe », repoussé en enjambement en tête de vers, suivi de ces trois verbes au présent narratif (ce qui donne plus de force au drame) « elle crie, elle tombe, elle est au sein des flots » nous fait passer d'un coup de vie à trépas. Cette économie de moyens linguistiques, cette concentration du temps, sont poétiquement absolument remarquables. La syntaxe même de la phrase, elliptique, proche de l'anacoluthie, nous emporte comme un vent impétueux. Et la répétition de « elle est au sein des flots » nous a déjà transportés dans le monde de l'au-delà.

C'est là que le poète nous invite, au royaume de Thétis, des alcyons et des Néréides. Nous avons dit déjà que sa beauté était inviolée, et c'est pour la préserver que Thétis va la dérober « aux monstres dévorants », avec l'aide de toutes les nymphes et divinités de la terre et de l'onde. Elle touchera terre, non aux bords de Camarine, mais au Cap du Zéphyr, près de Locride (avec la suggestion qu'apporte la douceur du zéphyr, opposé au vent impétueux du naufrage) où elle sera « portée mollement », (même emploi du verbe « porter » que lors de son voyage terrestre), pleurée par ces divinités tutélaires. Myrto n'est plus du monde des humains ; l'a-t-elle été vraiment ? Aucun être humain n'est présent dans le poème (seule allusion aux matelots dont elle s'est éloignée). Elle

*semble appartenir au monde irréel des mythes et le chant funèbre des nymphes, à la fin du poème, semble la couper à jamais du monde des humains, comme si elle était d'une autre essence, comme si les ors et les parfums de la terre n'étaient pas pour elle. Les quatre derniers vers du poème forment une épitaphe à ce drame où, comme le dit BOILEAU dans son Art Poétique :*

*La plaintive élégie en longs habits de deuil*

*Fait les cheveux épars gémir sur un cercueil.*

*Mais ici le processus d'esthétisation de la mort, qui par l'usage d'euphémismes (« a vécu », « au sein des flots », « demeures humides », « la vague marine ») rend celle-ci douce et accueillante et donne au ton élégiaque du poème une qualité rare, où se mêlent grâce mélancolique, (« les doux parfums n'ont point coulé sur tes cheveux »), langueur et chagrin, (« hélas ! ») intemporalité et aventure extraordinaire, qui confèrent au texte sa valeur universelle. Myrto est la figure de la fragilité du bonheur humain dans laquelle se trouve sublimée la tragédie de la mort dans une survie au sein de l'élément liquide. Le poème constitue, comme la mer, un reliquaire précieux au corps de Myrto.*

*Le poème a été illustré par un beau tableau de Fantin Latour et une délicate sculpture de Schoenewerk, visible au Musée d'Orsay.*

## *Ophélie (Mai 1870) Arthur RIMBAUD (1854-1891)*

### I

Sur l'onde calme et noire où dorment les étoiles  
La blanche Ophélie flotte comme un grand lys,  
Flotte très lentement, couchée en ses longs voiles...  
– On entend dans les bois lointains des hallalis.

Voici plus de mille ans que la triste Ophélie  
Passe, fantôme blanc, sur le long fleuve noir,  
Voici plus de mille ans que sa douce folie  
Murmure sa romance à la brise du soir.

Le vent baise ses seins et déploie en corolle  
10 Ses grands voiles bercés mollement par les eaux ;  
Les saules frissonnants pleurent sur son épaule,  
Sur son grand front rêveur s'inclinent les roseaux.

Les nénuphars froissés soupirent autour d'elle ;  
Elle éveille parfois, dans un aune qui dort,  
Quelque nid d'où s'échappe un petit frisson d'aile ;  
– Un chant mystérieux tombe des astres d'or.

## II

Ô pâle Ophélia ! belle comme la neige !  
Oui, tu mourus, enfant, par un fleuve emporté !  
– C'est que les vents tombant des grands monts de Norvège  
20 T'avaient parlé tout bas de l'âpre liberté ;

C'est qu'un souffle, tordant ta grande chevelure,  
A ton esprit rêveur portait d'étranges bruits ;  
Que ton cœur entendait la voix de la Nature  
Dans les plaintes de l'arbre et les soupirs des nuits ;

C'est que la voix des mers folles, immense râle,  
Brisait ton sein d'enfant, trop humain et trop doux ;  
C'est qu'un matin d'avril, un beau cavalier pâle,  
Un pauvre fou, s'assit muet à tes genoux !

Ciel ! Amour ! Liberté ! Quel rêve, ô pauvre Folle !  
30 Tu te fondais à lui comme une neige au feu ;  
Tes grandes visions étranglaient ta parole  
– Et l'Infini terrible effara ton œil bleu !

## III

– Et le Poète dit qu'aux rayons des étoiles  
Tu viens chercher, la nuit, les fleurs que tu cueillis,  
Et qu'il a vu sur l'eau, couchée en ses longs voiles,  
La blanche Ophélia flotter, comme un grand lys.

Nous avons déjà, l'an dernier, abondamment étudié la poésie de RIMBAUD, le voleur de feu, l'homme aux semelles de vent. Je vous propose aujourd'hui un poème célèbre qu'il écrivit, âgé de 16 ans et demi, ce qui nous laisse d'autant plus admiratifs, Ophélie, poème qu'il enverra dès le 24 Mai 1870 à Théodore DE BANVILLE (prince des Parnassiens) avec le petit poème que nous avons étudié « Par les beaux soirs d'été » et qui fera partie du Premier Cahier de Douai.

Pour chacun de nous, le nom d'Ophélie est lié à la tragédie shakespearienne : Hamlet, et il est associé à l'amour, à la douceur, à la folie et à la mort par noyade. Nous étudierons comment Rimbaud reprend le mythe du personnage et s'il se contente d'en faire seulement une nouvelle copie.

Le poème est composé de trois parties, deux de chacune quatre quatrains à rimes croisées, alternativement féminines et masculines et d'une sorte d'épilogue en un quatrain, qui conclut en boucle le poème.

Le sujet d'Ophélie avait d'abord été donné à RIMBAUD au collège comme sujet de composition latine, car il avait déjà écrit de longs poèmes en hexamètres latins, exercice dans lequel il excellait à la grande surprise de tous ses professeurs, ce qui lui valut plusieurs premiers prix. Ce n'est qu'ensuite qu'il composa la version française que nous connaissons aujourd'hui.

Voyons d'abord comment RIMBAUD ressuscite l'héroïne shakespearienne. Dans la tragédie de Hamlet, Ophélie est la fille de Polonius, Lord Chambellan du roi du Danemark, Claudius. Bien que fortement prévenue par son père contre ce sentiment, socialement déplacé, elle éprouve un amour sincère pour le Prince Hamlet qui, par ses lettres, lui a fait croire qu'il éprouvait pour elle un amour réciproque. Mais celui-ci, bouleversé par la découverte que son père fut assassiné par son propre frère, le roi régnant, se sentant investi de la mission sacrée de venger ce meurtre et, d'autre part, ulcéré par la conduite adultère de sa mère chérie, qui trop vite a épousé le meurtrier, s'éloigne peu à peu d'Ophélie, allant même jusqu'à la rudoyer, et l'amère déception qu'elle en éprouvera se transformera en déraison et en « douce folie », qui la conduira à une tragique noyade ( dans les « demeures humides » comme dirait CHÉNIER).

On trouve dans ce poème des éléments de cette tragédie : la description du corps de la jeune fille dérivant au fil de l'eau, telle que nous la rapporte la reine Gertrude dans une émouvante évocation, et telle que le peintre préraphaélite anglais John Everet Millais l'a représentée dans un tableau célèbre de 1844, femme-enfant, fille-fleur, vierge au lys, le visage vers le ciel, les yeux ouverts, tenant une rose rouge dans une main, vêtue des longs voiles de sa robe qui peu à peu

L'entraîneront, comme Myrto, vers une « mort fangeuse ». Comme l'Ophélie de SHAKESPEARE, celle de RIMBAUD chante dans sa folie, bien que les chants de la première fussent souvent grivois. Elle flotte au milieu des saules et des fleurs, parmi les nénuphars, au sein d'une nature compatissante où pleurent les saules, s'inclinent les roseaux, où soupirent les nuits, où passe le frisson d'une aile. (Dans Une Saison en Enfer, RIMBAUD nous dira que « la Nature est un spectacle de bonté »). Quant à la référence à Hamlet, elle évoque la scène où, pour assister au spectacle donné par la troupe d'acteurs de passage au château d'Elseleur, le prince avait demandé à Ophélie de pouvoir s'asseoir à ses pieds et de poser sa tête sur ses genoux. « un pauvre fou s'assit muet à tes genoux ». (Il lui avait même demandé de poser sa tête plus haut, entre ses jambes, ce qu'elle avait, outragée, vivement refusé.). Nous ne savons pas si Hamlet était un cavalier émérite, mais il était beau et de pâle complexion, simulant la folie et la subissant parfois. Nous sommes bercés dans cette strophe, par la douceur des rythmes ternaires et la lente dérive sur cette « onde calme » où flotte ce beau corps féminin. (« lentement », « mollement », « dorment les étoiles »). Comme l'Ophélie de Millais, elle ressemble à un « fantôme blanc » et, à ce titre, notons combien le poème a une étonnante qualité picturale, établissant ainsi, comme BAUDELAIRE l'avait déjà fait, une étroite parenté entre poésie et peinture. RIMBAUD crée une image contrastée en noir et blanc, relevée par l'or des étoiles et le bleu innocent des yeux de la jeune morte. Comme celle de SHAKESPEARE, son Ophélie s'éteint dans une « douce folie ».

Mais l'Ophélie de RIMBAUD n'est pas que la copie de l'Ophélie de SHAKESPEARE. À bien des égards, elle devient même un être mythique qui flotte sur ce fleuve noir depuis « plus de mille ans », dans une nature où « un chant mystérieux tombe des astres d'or ». L'introduction de cette notion de mystère apporte au poème une nouvelle dimension, celle d'un rêve vers un monde inconnu venu troubler l'esprit de la jeune vierge, et la lente douceur de la première évocation de sa mort se transforme alors en violence et « l'onde calme et noire » devient un fleuve tempétueux qui emporte Ophélie, comme si elle obéissait à l'appel de « l'âpre liberté » à d' « étranges bruits » d'une nature plaintive. Le doux frisson d'aile est devenu « la voix des mers folles, immense râle », qui ne « baise » plus, mais brise son « sein d'enfant, trop humain et trop doux ». C'est ce rêve d'amour et de liberté qui l'a rendue folle et ces « grandes visions » qui ont fait taire sa voix et mis fin à sa romance ; C'est la vision de « l'infini terrible » qui a effaré son œil bleu d'enfant innocente.

Cette transfiguration de la pure jeune fille en voyante nous évoque nettement la crise adolescente que connut le jeune Arthur RIMBAUD

lorsqu'il écrivit ce poème. S'il n'a pas encore écrit à son professeur Georges Izambard la fameuse lettre où il revendique la qualité de « voyant » (« Il faut se faire voyant...par un dérèglement de tous les sens »), il a déjà perdu la grâce et l'innocence de l'enfance et déprécié l'illusion amoureuse (rappelons-nous son poème « Roman » suivi de « Mes petites amoureuses »). Il y a, dans ce poème-ci, certains vers qui sont précédés d'un tiret (vers 4,16, 19, 32, 33) ; ces vers sont comme des apartés où résonne la voix du poète Arthur RIMBAUD ; c'est lui qui entend « dans les bois lointains des hallalis », ou « un chant mystérieux » qui « tombe des astres d'or », lui qui sent « les vents tombant des grands monts de Norvège », lui dont « l'œil bleu » de l'enfance est effaré par cet « infini terrible » qu'il a entrevu, cet autre monde vers lequel il veut aller, lui dont la pureté de neige se fond au feu de cette nouvelle passion ; c'est lui qui dit qu'Ophélie revient la nuit chercher les fleurs d'une vie perdue, celle de l'enfance. Cette tragique dérive nous évoque celle du futur Bateau Ivre où telle une « flottaison blême.et ravie, un noyé pensif (qui) parfois descend » dans « les clapotements furieux des marées », un monde où les glaciers côtoient des « cieux de braises ». Ophélie nous apparaît donc comme un double du poète, qui s'assimile à elle en la tutoyant, tous deux en quête d'un absolu qui déjà les terrifie, de visions si grandes que la voix humaine ne pourra les décrire et cédera place au silence. Ni l'amour, ni même la poésie ne pourront le meubler.

Bien que ce poème nous dévoile en secret et symboliquement les aspirations, les rêves fous d'un jeune adolescent déjà « voyant », il reste un superbe exemple de poésie parnassienne, qu'à l'époque RIMBAUD voulait imiter, dans lequel toutes les ressources sonores et rythmiques du langage sont magnifiquement exploitées (notez la belle allitération en dentales au vers 20 et la profusion de liquides tout le long du poème « calme, étoiles, blanche, flotte, lys, lentement, longs voiles, lointains hallalis, long fleuve, folie, corolle, mollement, saules, pleurent, épaule, aile, liberté, cavalier pâle » etc.) et, dans la première strophe, la profusion de labiales (lon/lé/la/lan/li/lo/ly/oil/lé/loin/la/li), faisant du texte une poésie aquatique qui coule comme l'onde sur laquelle flotte Ophélie.

Il est vraiment stupéfiant qu'un gamin de seize ans ait eu une telle maîtrise de la langue française et que certains poètes chevronnés, VERLAINE et MALLARMÉ exceptés, n'aient pas ici crié au génie.